

Philippe Vervaecke
Université de Lille III

LORD RANDOLPH CHURCHILL Et la « Bataille des Tribunes » (1880-1886)

Dans un ouvrage récent, Joseph Meisel énonce l'idée que la société victorienne a entretenu un rapport très particulier à l'art oratoire.¹ La pratique et la consommation intensive de discours, sous forme de sermons, de débats parlementaires, de plaidoiries, auraient au bout du compte façonné ce que Meisel appelle « la culture de la vie publique ». Selon Meisel, dans le champ strictement politique qui nous occupe, les deux dernières décennies du siècle auraient correspondu à l'âge d'or de l'art oratoire. Jamais auparavant les orateurs n'avaient bénéficié d'autant de spectateurs physiquement présents, certains discours étant prononcés en présence de 100 000 personnes, ou de lecteurs potentiels, car les discours politiques — souvent publiés *in extenso* — constituaient un marché profitable pour la presse victorienne.

Le travail de Joseph Meisel a le mérite d'explorer systématiquement l'art oratoire et l'éloquence victorienne, qu'il saisit dans la réception qu'en fait la presse, dans les lieux où s'élabore l'apprentissage à l'éloquence juridique, religieuse et politique, dans les conventions oratoires en vigueur à la Chambre des Communes, et dans les expériences de personnages comme Gladstone, Disraeli, Bright ou Chamberlain en tant qu'orateur. Mais en interprétant le discours politique comme un phénomène culturel structurant la sphère publique, et en intégrant sermons et plaidoyers à son argument, Meisel en vient à postuler le caractère consensuel de cette activité, et n'accorde pas pleinement leur place aux distinctions partisans qu'il importe d'établir. Or chez les conservateurs britanniques, l'avènement de la tribune et de l'organisation de masse n'a pas été entériné sans réticence.

1. Joseph S. Meisel, *Public Speech and the Culture of Public Life in the Age of Gladstone* (New York : Columbia University Press, 2001).

En France comme en Angleterre, on envisage souvent la politisation comme l'adaptation des structures politiques à de nouvelles données sociales, à l'apprentissage des électeurs novices au processus politique.² Pour employer un jargon économique, l'historiographie de la démocratisation et de la politisation prête plus d'attention à la demande politique, à la réception par les nouveaux citoyens des processus politiques avec lesquels ils se familiarisent. Mais on prend moins en considération la manière dont la classe politique elle aussi entreprend un processus d'apprentissage aux nouvelles conditions électorales.³ C'est cet aspect précis de la politisation, de la modernisation des appareils et des pratiques politiques qu'il convient d'explorer ici, car l'adaptation de l'offre politique aux exigences démocratiques permet de saisir au sein de la classe politique les débats et controverses sur la citoyenneté, sur la professionnalisation des personnels politiques, sur le statut des nouvelles pratiques auxquels ce processus a donné lieu. En renversant la perspective de l'acculturation, on postule donc que l'apprentissage à la politique a été autant le fait du nouveau citoyen que du politicien soucieux d'aménager son activité aux exigences d'un électorat accru. Ce faisant, il devient possible de rendre à la modernisation politique sa dimension problématique pour les acteurs et les organisations politiques, et de critiquer l'homologie implicite instaurée par la sociologie politique entre appareils partisans et nouveaux électeurs, entre modernisation politique et transformation sociale.⁴

Le conservatisme victorien a peu d'affinités immédiates avec ces nouvelles techniques produites par la démocratisation du système politique. Pour les conservateurs, cultiver la loyauté du nouvel électorat par des discours, des manifestations de masse ou des groupes partisans structurés est une nécessité

2. La littérature sur la politisation des masses est abondante. Pour le cas de la France, on peut mentionner le chapitre « Les paysans et la politique », dans Eugen Weber, *La Fin des terroirs : La modernisation de la France rurale (1870-1914)* (Paris : Fayard, 1988) : 351-402, ou plus récemment Alain Garrigou, *Le Vote et la Vertu : Comment les Français sont devenus électeurs* (Paris : Presses de la Fondation Nationale de Sciences Politiques, 1992), et du même auteur, *Histoire sociale du suffrage universel en France, 1848-2000* (Paris : Seuil, 2002). Pour la Grande-Bretagne, l'ouvrage qui continue à faire référence est Harold John Hanham, *Elections and Party Management : Politics in the Time of Disraeli and Gladstone* (Hassocks : Harvester Press, 1959).

3. Le politiste Éric Phélippeau s'est récemment intéressé au baron de Mackau, politicien de l'Orne, élu de la région du Second Empire à 1914. Dans cette étude de cas, Phélippeau analyse l'appropriation par Mackau des nouvelles techniques électorales (comme la diffusion de propagande, les techniques de production du vote, ou l'émergence d'organisations partisans). Cf. É. Phélippeau, *L'Invention de l'homme politique moderne : Mackau, l'Orne et la République* (Paris : Belin, 2002).

4. C'est le parti pris choisi par l'historiographie britannique actuelle dans son rapport aux transformations électorales et partisanses sur la longue durée, comme en atteste l'ouvrage collectif dirigé par Miles Taylor et Jon Lawrence, *Party, State and Society : Electoral Behaviour in England since 1820* (Aldershot : Scolar Press, 1997).

qui va à l'encontre de la vision aristocratique, mondaine et élitiste qui avait jusque là sous-tendu l'action et la sociabilité politique traditionnelle.⁵

C'est ici qu'intervient la figure de Randolph Churchill, jeune député conservateur en 1880. Au cours des six années qui vont suivre, période que Lady Gwendolen Cecil, biographe de son père Lord Salisbury, appellera la « Bataille des Tribunes », Churchill va s'attacher à légitimer aux yeux de l'opinion conservatrice les pratiques politiques qui apparaissent alors. Par ses activités d'orateur, qui le conduisent partout dans le pays, et par sa volonté de transformer le parti conservateur en organisation populaire, Churchill va parvenir à subvertir l'élitisme conservateur et à transformer le parti en appareil politique de masse. De 1880 à 1886, Churchill s'impose en effet comme un acteur essentiel du conservatisme victorien, multipliant les prises de position en faveur de sa composante provinciale et bourgeoise, délaissée selon lui par des élites conservatrices plus soucieuses de cultiver leurs appuis au sein des cercles aristocratiques et métropolitains. En 1883, il est l'un des principaux promoteurs de la Primrose League, le pendant conservateur du Caucus radical qui regroupe rapidement des centaines de milliers de membres partout dans le pays.

Mais l'adaptation du conservatisme aux manifestations et aux organisations de masse, dont Churchill est l'un des principaux instigateurs, ne s'est pas effectuée sans résistance, ni sans compromis. C'est pourquoi, avant de montrer comment Lord Randolph Churchill intègre la tribune et l'organisation de masse à l'*habitus*⁶ du politicien conservateur, il convient de définir plus précisément la manière dont les conservateurs manifestent alors leurs appréhensions vis-à-vis des nouvelles formes de rite et d'organisation politiques.

En tant qu'indice de modernisation de la vie publique, l'usage systématique de la tribune comme mode d'expression politique n'était certainement pas perçue comme allant de soi chez les conservateurs, à l'instar de cet autre corrélat de la modernité politique, le parti de masse. Au début des années 1880, lorsque les périodiques conservateurs décrivent l'évolution récente du système politique britannique, trois termes d'opprobre, empruntés au jargon

5. Sur le prestige dont jouissent jusqu'au début du XX^e siècle les hôtesse politiques, et sur la sociabilité de salon qu'elles continuent de promouvoir avec succès dans les milieux politiques, qu'ils soient conservateurs ou libéraux, voir K. D. Reynolds, *Aristocratic Women and Political Society in Victorian Britain* (Oxford : Clarendon Press, 1998).

6. Au sens où l'entend Bourdieu de « système de dispositions durables et transposables » par lequel l'agent intériorise les structures sociales et sa propre position dans un champ donné. Dans le cas des conservateurs britanniques, l'*habitus* correspond donc à une inclination à faire valoir capital social et culturel dans le cadre parlementaire ou mondain, et n'inclut pas l'acquisition d'un capital spécifiquement politique octroyé par les succès oratoires et le soutien d'organisations partisans. Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique* (Paris : Minuit, 1980), 88.

politique américain, apparaissent de manière récurrente sous la plume des journalistes : *the stump, the platform and the Caucus*.⁷

En effet, c'est au cours de ces années que se banalisent en Grande-Bretagne tournées électorales, discours de campagne, et comités politiques permanents, locaux et centraux, c'est-à-dire des pratiques jusque là associées à l'univers politique américain. Au cours de cette période de transition, les formes traditionnelles d'organisation et de sociabilité politique (clubs, dîners politiques, comités électoraux *ad hoc*)⁸ cèdent progressivement le pas à des méthodes modernes nécessitées par l'accroissement de l'électorat occasionné par les réformes de 1867 et 1884. À la différence des discours politiques prononcés devant les foules des années 1880 et 1890, les rites civiques et électoraux du début de l'ère victorienne n'ont généralement pas un caractère partisan, mais ils s'articulent plutôt autour de l'affirmation consensuelle de l'identité communautaire locale, et même au cours des cérémonies spécifiquement liées aux élections, les manifestations collectives sont investies d'une fonction intégrative destinée à rassembler électeurs et non-électeurs et à atténuer les excès possibles du zèle partisan local.⁹

Par contre, l'entreprise partisane moderne telle qu'elle se dessine dès 1876 dans le camp radical est très souvent perçue comme incompatible avec l'individualisme tory. Qu'est-ce exactement que le Caucus radical d'après la *Quarterly Review*? « A brute mechanical Juggernaut before which the Radicals insist that the three branches of the Legislature must prostrate themselves in blind submission ».¹⁰ Cette créature monstrueuse, qui fédère la mouvance radicale et libérale dans le pays, risque de supplanter le parlementarisme traditionnel et de faire advenir le règne du démagogue et la dictature des partis, des coteries et des intérêts sectaires. Pareillement, Salisbury associe la démocratisation à un risque de désintégration de la société, qui est en train de transformer la Chambre des Communes en « une assemblée qui devient le champ de bataille même où les classes sociales opposées mènent leur combat » [Roberts 275]. La démocratisation du système fait donc craindre une désagrégation de l'équilibre constitutionnel du pays et une dissolution des

7. Comme exemple du pessimisme conservateur vis-à-vis des effets de la démocratisation du jeu politique, on peut mentionner en particulier « The Future of Parties and Politics », *Quarterly Review* 156 (July 1883) : 270-304.

8. Sur les formes traditionnelles de sociabilité politique et d'organisation partisane, voir en particulier Peter Brett. « Political Dinners in Early Nineteenth-Century Britain : Platform, Meeting Place and Battleground », *History : The Journal of the Historical Association* 81, 264 (October 1996) : 527-552, et la synthèse de Frank O'Gorman, *Voters, Patrons and Parties : The Unreformed Electorate in Hanoverian England, 1734-1832* (Oxford : Clarendon Press, 1989).

9. Sur le caractère consensuel, festif et communautaire des rites civiques victoriens et pré-victoriens, voir Frank O'Gorman. « Campaign Rituals and Ceremonies : The Social Meaning of Elections in England 1780-1860 », *Past and Present* 135 (October 1991) : 79-115.

10. *Quarterly Review* 152 (October 1881) : 388.

liens traditionnels de déférence, à mesure qu'apparaissent des polarisations politiques de classe jugées néfastes.

La méfiance des conservateurs envers l'organisation politique se traduit aussi par des effets sur le fonctionnement interne de leur propre parti. Ainsi, une Union nationale des organisations conservatrices est bien formée en 1868, puis un Bureau central en 1870, mais ces deux institutions souffrent d'un manque de reconnaissance notoire dans le parti, comme s'en plaint auprès des dirigeants successifs (Disraeli jusque 1881, puis Sir Stafford Northcote et Lord Salisbury jusque 1886) la personne qui dirige les destinées de ces deux nouvelles officines, John E. Gorst.¹¹

Il est vrai que l'apparition d'appareils partisans ne choque pas uniquement les milieux conservateurs. Un périodique whig bon teint comme l'*Edinburgh Review* partage ce point de vue :

Political wisdom comes from above, not from below. It is a product of experience, of education, of thought, of a disinterested regard for the interests of all classes in the State. These are the qualities which raise the noble science of government above the miserable intrigues of "rings," and "caucuses," and selfish factions.¹²

Les grandes revues, au lectorat essentiellement patricien à l'époque rappellent-le, sont donc unanimes dans leur condamnation des dérives démagogiques ou autoritaires qu'elles croient déceler dans ces nouvelles formes de sociabilité politique. Le pessimisme de libéraux comme Bagehot, ou plus tard Hobhouse, envers la démocratisation et leur hostilité à l'égard des formes modernes d'organisation politique sont donc partagés par un large éventail au sein des élites sociales, qu'elles soient libérales, whig ou conservatrices.¹³

Quant aux tournées électorales et autres manifestations politiques de masse, elles font prendre au politicien respectable le risque de la démagogie, et occasionnent des rassemblements populaires qui matérialisent de façon alarmante le poids numérique des nouveaux électors de 1867 et 1884. En

11. Sur les tribulations de J. E. Gorst à la tête des instances nationales conservatrices, voir E. J. Feuchtwanger, « J. E. Gorst and the Central Organization of the Conservative Party, 1870-1882 », *Bulletin of the Institute of Historical Research* 32, 86 (November 1959) : 192-208.

12. Henry Reeve, « The Redistribution of Seats », *Edinburgh Review* 161 (January 1885) : 272-296. L'équation entre démocratisation et vulgarisation est donc plus une disposition sociale que politique, mais cela ne minimise en rien les difficultés spécifiques que rencontrent les conservateurs dans leur expérience de la modernisation politique.

13. Si les préventions de Walter Bagehot envers la démocratie sont bien connues, les jugements pessimistes d'un autre libéral, Leonard T. Hobhouse, sur l'évolution démocratique ont moins retenu l'attention. Or, écrits à une date ultérieure, ils attestent de la persistance d'un discours libéral de défiance vis-à-vis de l'autorité politique populaire. Il est vrai qu'en 1904, date de parution de *Democracy and Reaction*, la dernière victoire électorale des libéraux remonte à 1892, et peut expliquer pourquoi Hobhouse tient en peu d'estime la loi de la majorité : Leonard T. Hobhouse, *Democracy and Reaction*, edited by Peter F. Clarke (Brighton : Harvester Press, 1972).

dépit de la manière dont Disraeli lui-même sera associé à la démocratie dans l'hagiographie conservatrice, il cultivera très peu les foules conservatrices au cours de sa carrière. Ses deux discours de 1872, au Free Trade Hall de Manchester et au Crystal Palace à Londres, sont des exceptions dans son parcours politique, et même si au cours de ces deux événements il s'adresse à un large public (entre deux et cinq mille personnes présentes), ces festivités sont limitées aux plus nantis par un système de tickets qui excluent l'électorat aux moyens plus modestes. Du début des années 1830 à sa mort en 1881, Disraeli doit son ascension dans les rangs conservateurs et la domination qu'il exerce sur le parti à sa dextérité mondaine et parlementaire, et sa trajectoire politique atteste de la primauté de la sociabilité élitiste et métropolitaine dans le *cursus honorum* conservateur.¹⁴

L'adaptation du jeu politique aux exigences d'un électorat de masse est donc un impératif que goûtent très peu les élites politiques en place, en particulier les milieux conservateurs. Mais radicaux et libéraux ont moins de scrupules à moderniser leur appareil politique et à aller au devant de l'électorat, ce qui renforce d'ailleurs la méfiance du camp conservateur à l'égard des pratiques dont leurs rivaux s'emparent.

Dès 1876, Joseph Chamberlain met sur pied la National Liberal Federation. Son homme de confiance, Schnadhorst, qu'il met à la tête de cette fédération de groupes radicaux et libéraux provinciaux, acquiert vite la réputation d'un organisateur hors pair, dont les efforts personnels ont largement contribué à donner la victoire à Gladstone en 1880.¹⁵

En 1876, puis en 1879-1880, Gladstone effectue les premières tournées électorales d'envergure. Il s'adresse à ses électeurs écossais une cinquantaine de fois en tout, parlant de dix minutes à deux heures, juché sur des estrades, des charrettes. Ce tour de force électoral, tout comme les apparitions en public d'autres orateurs comme Bright, Chamberlain, Churchill, Salisbury, attire des foules considérables. En 1880, la presse surnomme d'ailleurs « le ministère des estrades » le gouvernement Gladstone, qui se compose en majorité de politiciens qui se sont eux aussi activement livrés à l'exercice, comme les radicaux Chamberlain, Bright, Dilke ou le whig Hartington, futur duc du Devonshire.¹⁶

14. Sur Disraeli et la centralité de la sociabilité de salon au cours de sa carrière, voir Robert Blake, *Disraeli* (London : University Paperbacks, 1969) : 73-81, 680-696.

15. Sur la contribution de Schnadhorst à la modernisation des instances libérales, et sur les réactions suscitées par le Caucus radical dans l'opinion publique, voir Barry McGill, « Francis Schnadhorst and Liberal Party Organization », *Journal of Modern History* 34, 1 (March 1962) : 19-39, et Trygve R. Tholfsen, « The Origins of the Birmingham Caucus », *Historical Journal* 2, 2 (1959) : 161-184. Sur la figure de Chamberlain en tant qu'incarnation de l'avènement de l'entrepreneur en politique, on consultera avec profit la biographie de Peter Marsh, *Joseph Chamberlain : Entrepreneur in Politics* (New Haven : Yale University Press, 1994).

Face à cette évolution, le camp conservateur est circonspect. « Power is more and more leaving Parliament and going to the platform », regrette Salisbury, qui se plie avec mauvaise grâce aux nouvelles règles du jeu politique et électoral, comme en témoigne cette autre remarque : « the necessity of making these excursions is an odious addition to the burdens of political life in modern times. The bad fashion was introduced by Mr Gladstone » [Roberts 248-249]. La presse conservatrice, tout en dénigrant ces méthodes, reconnaît la nécessité pour les siens de se soumettre à cette évolution : « We must accept the conditions of party warfare as they exist, and since the platform is to be used so extensively we must not refuse to take our due share of it ».¹⁷

Si les milieux conservateurs s'adaptent avec autant de mauvaise grâce aux nouvelles exigences d'un jeu politique démocratisé, c'est aussi car la tribune conserve pour eux son caractère séditionnel. Dans la perspective constitutionnelle des conservateurs, l'arène parlementaire reste le lieu privilégié d'expression de la parole politique, et les réputations d'orateur doivent se faire au Parlement, et non devant les multitudes. Parler en public, devant la foule, en marge des rituels civiques et politiques consacrés par l'usage, s'apparente à la prédication non-conformiste, aux agissements des *ranters*, ou au radicalisme de l'Anti-Corn-Law League.¹⁸

Dans un tel contexte d'hostilité des élites conservatrices envers les plate-formes politiques et les organisations partisans de masse, il semble opportun de montrer comment Lord Randolph Churchill s'est constitué — essentiellement par son usage des tribunes conservatrices où il est fréquemment invité à s'exprimer¹⁹ — un soutien populaire national qu'il a fédéré au sein d'une nouvelle instance, la Primrose League, qui devient peu de temps après sa création la plus vaste organisation politique du pays.²⁰

Churchill parvient à « démocratiser » la figure du politicien conservateur grâce au rôle de tribun tory qu'il constitue au fil de ses interventions publiques. Pour nous comme à l'époque, l'association des deux termes, tribun et

16. Pour une analyse plus détaillée de l'émergence du discours public comme pratique courante au sein de la classe politique victorienne, cf. Meisel, chapitre 5, « The Platform », 223-274, dont je tire la plupart des exemples mentionnés dans les deux paragraphes précédents.

17. *Quarterly Review* (July 1883) : 301.

18. La corrélation entre épisodes de sédition radicale et de prédication non-conformiste en dehors des lieux de culte est observée avec alarme par les dirigeants méthodistes. Cf. Edward P. Thompson, *The Making of the English Working Class* (London : Penguin, 1980), 385-440.

19. Pour le détail des premières campagnes de Churchill, voir le chapitre de Foster, « Publicity Politics, 1880-1882 », 58-97.

20. Pour l'histoire de la Primrose League jusqu'à la veille de la Grande Guerre, voir Janet Robb, *The Primrose League, 1883-1906* (New York : Columbia University Press, 1942) ; Martin Pugh, *The Tories and the People, 1880-1935* (Oxford : Basil Blackwell, 1985) ; G. E. McGuire, *Conservative Women : A History of Women and the Conservative Party, 1874-1998* (Oxford : Macmillan, 1998).

tory, ne s'opère pas avec évidence. C'est pourquoi il convient de s'arrêter un instant sur le personnage public que Churchill fait émerger.

Tout d'abord, Churchill brouille les lignes de division politique en cultivant ouvertement l'amitié de radicaux comme Dilke ou Labouchere, et en s'attaquant au Parlement à ses propres dirigeants, avec l'aide de quelques autres députés conservateurs qui forment ce que l'on appelle alors le Quatrième Parti. Henry Lucy, chroniqueur parlementaire, remarque vite le caractère irrévérencieux de Churchill et de ses acolytes frondeurs, qu'il désigne ainsi : « boys playing at politics, and in their undisciplined revels plucking the beards of grave and reverend seigneurs ».

Même la position sociale singulière de Churchill à l'époque présente certaines ambivalences, où se mêlent légitimité et scandale. Fils d'une illustre famille, Churchill a fait partie de l'Oxford Union, où il s'est familiarisé avec les joutes oratoires. Mais il n'en est pas moins au ban de la haute société depuis 1876, suite à des démêlés avec le Prince de Galles. Dans son parcours même, Churchill combine donc bonne naissance et mauvaises fréquentations.

Dans ses discours, Churchill se fait l'avocat de la fermeté en Irlande, du protectionnisme, de la religion mise à mal par l'athéisme revendiqué de certains radicaux comme Charles Bradlaugh, dont il tente en vain pendant quatre ans de contester le droit à siéger au Parlement.²¹ Ces thèmes familiers du conservatisme, Churchill va les défendre avec une stridence toute particulière.

Les manières de Churchill à la tribune ont en effet le policé de l'aristocrate, l'agressivité du *rough* et le patriotisme du *jingo*. Comme Gladstone dans ses discours, Churchill se veut certes précis, et disposé à développer dans le moindre détail les éléments de politique publique sur lesquels il prend position [Meisel 86]. La faculté de Churchill à étayer ses discours par des statistiques économiques étonne d'ailleurs les journalistes qui transcrivent ses discours.

Mais dans le ton, Churchill adopte un phrasé conversationnel et mondain, à l'instar de Lord Salisbury. Comme Salisbury, il prononce ses discours — qui peuvent durer jusque deux heures — sans le recours à la moindre note, et répond à brûle-pourpoint aux *hecklers* qui interrompent son propos [Roberts 250]. On évoque souvent à son sujet l'aplomb du *forward boy*, comme on surnomme alors la jeunesse dorée, patriote, athlétique et arrogante qui sort d'Oxford dans les années 1870. Cette énergie de pugiliste est aussi déployée contre Gladstone, qui essuie les invectives répétées du jeune

21. Pour le duel parlementaire entre Churchill et Bradlaugh, voir Roland E. Quinault, « The Fourth Party and the Conservative opposition to Bradlaugh, 1880-1888 », *English Historical Review* 91 (1976) : 315-340.

aristocrate, plus combatif face à cet adversaire politique que Northcote, ancien secrétaire particulier de Gladstone et ami de nombreux dignitaires whig. Churchill a moins de préventions que lui à s'attaquer à Gladstone de manière cinglante, voire outrée comme le lui reproche la presse libérale.²² Si Churchill développe une pratique épigrammatique, incisive et informelle de l'art oratoire, c'est sans doute par opposition au ton plus solennel d'orateurs comme Bright, ou Gladstone, dont la technique rhétorique s'apparente plus à la prédication.²³

Très rapidement, la presse établit des parallèles entre le jeune Churchill (député depuis 1874, il a 31 ans en 1880) et Disraeli, qui meurt en 1881. La même irrévérence distingue leurs débuts parlementaires. Disraeli doit son ascension dans le parti à ses attaques contre Peel, premier ministre conservateur dans les années 1840. Churchill entend dénoncer le pouvoir détenu par ce qu'il appelle *the Old Gang*, qui se compose de ses propres dirigeants, Salisbury et Northcote, et de leurs partisans. À l'époque de Young England, Disraeli avait manifesté un intérêt (sporadique) pour l'ouvrier conservateur, et la même volonté de « radicaliser » le conservatisme en le rapprochant des intérêts du peuple [Blake 167-189]. Churchill quant à lui brandit un mot d'ordre, la Démocratie Tory,²⁴ qu'il prend soin de diffuser auprès du public ouvrier du Lancashire (à Manchester, ou Preston, par exemple), auprès des marins (Hull, Newcastle), mais aussi auprès d'un nouvel électorat conservateur, qui réside dans les *villas* qui se multiplient autour des grandes villes du pays. En se faisant le champion d'une démocratisation du parti, Churchill renforce la filiation symbolique avec Disraeli et légitime ses prises de position. En effet, c'est Disraeli qui a initié la réforme électorale de 1867, contre l'avis de certains de ses partenaires, au rang desquels on compte en particulier Salisbury, dont l'autorité sur le parti s'affirme de plus en plus.

Churchill construit donc un rôle public de tribun conservateur en entremêlant l'attrait de son nom, la virulence de ses propos, l'appel à la

22. Churchill est fréquemment qualifié de « charlatan politique », tandis que ses propos sont accusés de représenter « le vomit de l'esprit de faction ». Churchill s'accommode sans mal de son statut de bête noire des libéraux, comme en témoigne cette remarque : « The best thing that can happen to a politician is to be abused by the press ». Apparemment, ce fut souvent le cas car son épouse Lady Randolph Churchill se vantait d'avoir réuni une collection bien singulière : « I have ten volumes of press-cuttings about Randolph, all abusive ». Pour les réactions de la presse face à ce nouveau tribun tory, cf. James, 159.

23. Sur l'expérience religieuse que constituent les discours de Bright pour son auditoire, voir Patrick Joyce, *Democratic Subjects : The Self and the Social in Nineteenth-Century England* (Cambridge : Cambridge University Press, 1994), 93-97.

24. Le sens de ce mot d'ordre pour Churchill et ses contemporains est exploré en détail par Roland E. Quinault, « Lord Randolph Churchill and Tory Democracy, 1880-1885 », *Historical Journal* 22, 1 (1979) : 141-165.

légitimité populaire contre l'élitisme des patriciens conservateurs, et l'héritage de Disraeli, figure légitime du panthéon conservateur.

Comment vont se traduire en fait les prétentions démocratiques de Churchill ? Ici, le contraste est saisissant entre les déclarations de Churchill et le résultat de ses efforts, la Primrose League. De la même manière que Churchill adapte la mondanité parlementaire au champ du discours public, en l'aménageant aux exigences agonistiques d'un discours tribunitien, la Primrose League va s'avérer une transposition de l'élitisme conservateur et de la sociabilité aristocratique dans le cadre d'un appareil partisan de masse.

En effet, loin de répudier le Caucus, modèle d'organisation politique propre aux radicaux, Churchill va défendre la pertinence du caucus pour les conservateurs :

The Caucus may be a name of evil sound and omen in the ears of aristocratic and privileged classes, but it is undeniably the only form of political organization which can collect, guide and control for common objects large masses of electors.

Gorst, qui dans les années 1870 avait œuvré à la modernisation du parti — sans grand encouragement de la part de Disraeli — se joint au « Quatrième Parti », et appelle Churchill à transformer le parti conservateur en authentique mouvement populaire.

La première étape de ces manœuvres a lieu lorsque Churchill et Gorst prennent la direction de l'Union nationale des associations conservatrices, avec l'appui de nombreux dirigeants conservateurs provinciaux.²⁵ Une fois cette organisation entre leurs mains, ils l'utilisent pour contester la mainmise sur les affaires du parti qu'exerce le Comité central et ses membres cooptés par les dirigeants en place. Le conflit est inévitable entre l'Union nationale et les dirigeants du parti. Dans une lettre d'avertissement à Salisbury, Randolph Churchill se fait menaçant : « In a struggle between a public body [l'Union nationale présidée par Churchill] and a close corporation [le Comité central fidèle à Salisbury et Northcote], the latter, I am happy to say, in these days goes to the wall ».

Edward Hamilton, loyal à Salisbury, résumait ainsi les termes de la controverse qui oppose publiquement Salisbury et son lieutenant : « The bone of contention is really the question of introducing the most abused "caucus" into the Conservative Party, which Lord Salisbury will not have at any price »

25. Pour la popularité de Churchill auprès des conservateurs provinciaux, et dans le Lancashire en particulier, voir R. F. Foster, « Tory Democracy and Political Elitism : Provincial Conservatism and Parliamentary Tories in the Early 1880s », in *Parliament and Community : Historical Studies XIV*, edited by Art Cosgrove and J. T. McGuire (Belfast : Appletree Press, 1983), 147-175.

[James 158]. L'Establishment conservateur refuse ce genre d'évolution, car un parlementaire ainsi mandaté par une organisation populaire serait privé de cette indépendance que les conservateurs revendiquent comme une qualité essentielle du politicien et de son électeur.

La manière dont la Primrose League va s'organiser après sa création en 1883 va permettre aux conservateurs de sortir de cette impasse. Située hors des instances conservatrices, donc symboliquement hors du champ partisan, et construite comme une association ouverte à tous ceux — et toutes celles — qui se reconnaissent dans certains thèmes fédérateurs du conservatisme, comme l'Empire, la reine et la religion, la Primrose League va en effet constituer un compromis propre à ouvrir le parti au plus grand nombre sans porter atteinte au pouvoir de ses élites. Car loin de prôner un discours égalitaire et démocratique, la League s'attache à exalter les rangs par le recours à une hiérarchie qui lui est propre. La diversité des conditions sociales qu'on retrouve au sein de la League lui permet certes d'afficher son caractère populaire, mais les inégalités sociales ne sont pas pour autant abolies — bien au contraire, elles sont magnifiées par la hiérarchie dont se dote le mouvement. Ainsi, parmi les membres de la League, on distingue au moyen de badges et de diplômes d'une part les *Knights* et les *Dames* issus de la bonne société, et d'autre part le tout venant qui s'enorgueillit du titre plus plébéien d'*Associate*. À leur entrée dans l'organisation, les jeunes gens de bonne famille deviennent des *Knights Harbinger*, tandis que les hommes d'église sont affublés de l'appellation de *Knight Almoner*. Cette exaltation du rang, qui correspond à la diversité des contributions financières réclamées aux adhérents, est certes euphémisée par le côté fantaisiste des titres propres à la League, mais elle n'en constitue pas moins une antidote à la croissante égalité des conditions civiques.

Loin de se calquer sur les principes du Caucus, qui dans le camp libéral entend influencer sur les orientations politiques du parti, la League va fonctionner comme un site de sociabilité pour les sympathisants conservateurs, qui partout dans le pays bénéficient de l'hospitalité des nombreux membres de l'aristocratie qui se joignent au mouvement. Les hôtesse conservatrices y trouvent quant à elles le moyen de perpétuer la tradition élitiste de la mondanité aristocratique dans le cadre de rassemblements populaires qui se tiennent dans les parcs des grandes demeures.

Pour quelle raison s'est opéré ce décalage entre le discours tenu par Churchill lorsqu'il présidait l'Union nationale et la nature du mouvement qu'il lance ? Churchill lui-même a suggéré une réponse. Un jour sommé au cours d'une conversation de définir cette problématique « Démocratie tory », Churchill a répondu avec franchise : « That is a question I am always in a fright lest someone should put it to me publicly. To tell the truth, I don't know

myself what Tory Democracy is, but I believe it to be principally opportunism ». Cet opportunisme correspond sans doute à la manière dont Churchill a utilisé l'Union nationale comme outil de promotion personnelle, un reproche que de nombreux conservateurs provinciaux lui adresseront. Lorsqu'en 1888, on lui demanda cette fois-ci en public de s'expliquer sur cette notion, Churchill répondit par une pirouette tautologique : « What is the Tory Democracy ? The Tory Democracy is a democracy which supports the Tory Party » [Roberts 288].

C'est bien là le rôle assigné à la League : rassembler dans un mouvement de masse les sympathisants conservateurs et fonctionner comme leur caution populaire. Grâce à la League, les conservateurs peuvent brandir la diversité des conditions sociales des membres du mouvement, signe que le parti est le seul à pouvoir représenter la véritable union de toutes les classes. La « Démocratie Tory » qui s'incarne dans la Primrose League ne correspond donc pas au caucus radical : en effet, cette organisation ne représente pas l'avènement de principes démocratiques au sein du parti conservateur, mais elle constitue plutôt un instrument de domestication de la démocratie par les élites conservatrices. En un sens, l'adaptation du parti conservateur aux pratiques démocratiques manifeste donc plus véritablement la persistance d'un discours de valorisation du système aristocratique que sa mise en danger par des structures partisans démocratiques.

BIBLIOGRAPHIE

- Foster, Robert Fitzroy. *Lord Randolph Churchill : A Political Life*. 1981. Oxford : Oxford University Press, 1988.
- James, Robert Rhodes. *Lord Randolph Churchill*. London : Penguin, 1959.
- Meisel, Joseph S. *Public Speech and the Culture of Public Life in the Age of Gladstone*. New York : Columbia University Press, 2001.
- Roberts, Andrew. *Salisbury : Victorian Titan*. London : Phoenix, 2000.
- Taylor, Miles et Jon Lawrence (eds.). *Party, State and Society : Electoral Behaviour in England since 1820*. Aldershot : Scolar Press, 1997.